

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 29 (1941)
Heft: 120

Artikel: Le salut par la foi dans le bouddhisme japonais du grand véhicule
Autor: Corswant, W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380399>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE SALUT PAR LA FOI DANS LE BOUDDHISME JAPONAIS DU GRAND VÉHICULE

La méconnaissance de l'histoire des religions a fait commettre aux théologiens d'involontaires mais évidentes injustices. S'il ne convient pas de reprocher aux Réformateurs leur horizon nécessairement limité, comment ne pas s'étonner, par exemple, qu'un des meilleurs prédicateurs du XIX^e siècle, dans un sermon sur l'humilité (1), ait pu déclarer avec insistance que cette vertu n'a fait son entrée dans le monde qu'avec Jésus-Christ ? Mais plus grande est la surprise d'entendre affirmer, aujourd'hui encore, que les religions non chrétiennes, même les plus hautes, ignorent tout du salut par la foi, alors qu'en réalité plus de la moitié des bouddhistes japonais se rattachent, depuis plusieurs siècles, à une « Eglise » tout entière bâtie sur cette notion et sur celle du salut par grâce, au point que déjà les missionnaires jésuites du XVI^e siècle retrouvaient dans les doctrines de cette « secte » celles de « l'hérésie luthérienne » (2).

Il est donc vrai que le bouddhisme *mahâyâna*, c'est-à-dire du Grand Véhicule, est encore trop peu connu ; tout le monde est au courant, *grosso modo*, du système préconisé par le Bouddha, dans un but tout pratique, pour échapper au cycle des renaissances et par là même à l'universelle souffrance ; mais on se soucie moins de

N. B. — Cette étude, présentée à la Société des pasteurs et ministres neuchâtois, était destinée à initier les auditeurs aux doctrines de l'amidisme ; elle n'apprendra probablement rien à ceux qui connaissent le bouddhisme mahâyâna.

(1) Eug. BERSIER, *Sermons* (Paris, 1896), t. I, p. 63 s. — (2) *Lettres* du P. F. CABRAL (1571) ; cf. H. HAAS, *Amida Buddha unsere Zuflucht* (Leipzig, 1910), p. 5 s. Ce livre est une collection de textes très importants pour notre étude.

constater qu'avec le temps un bouddhisme est né — le mahâyâna précisément — dont les doctrines diverses et fort évoluées vont jusqu'à constituer, parfois, un renversement de l'enseignement du Maître (1).

En tout cas, le Japon est depuis longtemps le centre extrêmement vivant d'un mahâyânisme dont la puissance et la cohésion ne sont en rien affectées par le nombre surprenant des groupements qui le composent. La plupart de ces « sectes », comme on les appelle d'un nom peu heureux, cherchent le salut par la porte du chemin sacré, par la voie sainte (*shôdô-mon*) de la vraie sagesse ; autrement dit, la délivrance est le fruit d'un entraînement moral et spirituel qui nécessite, au travers des existences, un effort personnel constamment renouvelé : le fidèle entre au nirvâna par ses propres forces. Mais tout autre est la méthode du *jôdo-mon*, la porte de la Terre Pure : ici, l'homme est invité à ne plus compter du tout sur lui-même, mais uniquement sur le secours magnifiquement efficace de la divinité à laquelle il s'agit de s'unir par les liens de la foi. La parenté de cette conception et de l'affirmation centrale du protestantisme est vraiment un fait émouvant et qui mérite d'être examiné de près (2).

I

Vers 1173, quelques années avant la naissance de saint François d'Assise, un moine japonais plein de zèle et de piété attirait dans son ermitage de la « Fontaine de la joie » de nombreuses personnes que préoccupait la question de leur salut. Les temps étaient troublés. Des guerres civiles précipitaient la décadence du pays. Dans le désarroi moral, nobles de la cour et gens du peuple, marchands, guerriers, paysans, savants et ignorants soupiraient après une rénovation de toutes choses. Le succès de Hônen le saint (3) fut considé-

(1) En revanche, le bouddhisme du Petit Véhicule (*hînayâna*) prétend être resté plus fidèle à la doctrine primitive. — (2) Feu le professeur Haas raconte qu'ayant comme hospites à ses cours de la *Deutsche theol. Fachschule* de Tôkyô des prêtres bouddhistes fort instruits, l'un d'eux l'interrompait souvent pour dire : « *Sensei* (maître), c'est exactement la doctrine de ma religion ! » (HAAS, « Die japanische Umgestaltung », dans *Zeitsch. für Missionskunde und Religionswissenschaft*, 1912, p. 131). — (3) Genkû, surnommé Hônen Shônin (1133-1212), reçut plus tard le titre de Enkô Daishi. Cf. H. H. COATES and R. ISHIZUKA, *Hônen, the buddhist Saint, his life and teaching*, ouvrage de 957 pages, publié à Kyôto en 1925, à l'occasion du 750^e anniversaire de la fondation de la secte Jôdo. Voir aussi : E. STEINILBER-OBERLIN, *Les sectes bouddhiques japonaises* (Paris, 1930), p. 198 ss.

nable. Son humilité, sa douceur, sa bonté le rendaient sympathique à tous. Et ses vues étaient très simples : nourri des textes que nous verrons, il prêchait la foi dans l'amour du Bouddha céleste dont la volonté miséricordieuse travaille au salut de tous les hommes. Inutiles les méditations prolongées, les longues étapes vers la perfection, pendant des vies successives, au cours d'innombrables périodes cosmiques ! Le seul moyen de salut est un acte de foi, un mouvement du cœur et non de l'intelligence. A quiconque invoque en toute sincérité le nom qui est au-dessus de tout nom, l'entrée de la Terre Pure est assurée. De même qu'une lourde pierre, chargée sur un navire, disait en substance Hônen lui-même, peut traverser la mer et accomplir un voyage de milliers de lieues sans couler à fond, de même, malgré nos péchés lourds comme des pierres, nous qui sommes portés sur le navire de la grâce salvatrice du Bouddha, nous pouvons accomplir le voyage de la béatitude éternelle, sans nous noyer dans la mer des naissances et des morts (1).

La bonne nouvelle ainsi proclamée fit rapidement d'étonnantes conquêtes. En 1175, Hônen résuma son enseignement dans un essai intitulé « Le Choix » : la secte *Jôdo*, c'est-à-dire de la Terre Pure, était fondée. Des jaloux eurent beau dénoncer l'ermite et obtenir son exil dans une île lointaine, quatre ans après il fut gracié. Il était, du reste, parti le cœur plein de sérénité, pardonnant à ses persécuteurs. « Qu'importe la séparation », disait-il, « rien ne peut arrêter dans son triomphe le règne de la grâce du Bouddha. Gardez la foi, ayez confiance, nous nous retrouverons dans la lumière de la Terre Pure. » (2) Et quand il mourut, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, sans cesse il répétait le nom divin du Bouddha, en disant : « Sa lumière pénètre les mondes dans toutes les directions, sa grâce n'abandonne pas celui qui l'invoque » (3). Aujourd'hui, près de quatre millions de jôdoïstes se réclament de Hônen, dans plus de 8600 temples et chapelles où officient environ 15 500 prêtres (4).

Mais la secte de la Terre Pure est loin d'avoir actuellement l'importance d'une seconde communauté, de même tendance, à laquelle elle

(1) M. ANESAKI, *Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon* (Paris, 1921), p. 72. — (2) Citation du bonze K. OKAMOTO (STEINILBER, p. 205). — (3) ANESAKI, p. 80. — (4) Les auteurs des ouvrages consacrés au bouddhisme mahâyâna donnent des chiffres qui ne concordent pas toujours. Je tiens compte ici de la dernière statistique officielle que je connaisse, celle de 1933. (Cf. W. GUNDERT, *Japanische Religionsgeschichte* (Tôkyô et Stuttgart, 1935), p. 205 s.

a donné le jour. En effet, avec ses 20 000 temples, ses 48 000 prêtres et ses 13 millions d'adhérents, le *Shinshû* est même la plus grande des sectes du Japon. Son nom complet : *Jôdo-shinshû*, la vraie secte de la Terre Pure, montre bien que, fondée sur les idées préconisées par Hônen, elle prétend conduire les fidèles, de meilleure façon encore, au pays de pureté et de bonheur que le Bouddha propose à chacun.

Il n'est du reste pas toujours facile de marquer les différences qui séparent les doctrines de la mère et de la fille ; on peut dire cependant, d'une façon toute générale, que le fondateur du *Shinshû* dégagea les idées de Hônen de leur gangue un peu lourde, les popularisa et prolongea l'enseignement du maître en en tirant toutes les conséquences. Né en 1173, Shinran ⁽¹⁾, tout enfant déjà, avait été profondément impressionné par la mort prématurée de ses parents qui appartenaient à la noblesse japonaise. Dédaigneux des jouissances et des avantages que sa situation lui assurait, il consacra toute son adolescence à méditer sur la vie humaine et ses incertitudes. A vingt-neuf ans encore, après s'être efforcé de pénétrer les doctrines de toutes les écoles bouddhiques, il cherchait le chemin menant à la délivrance de ce monde de douleur. C'est alors qu'il entendit parler de Hônen dont il devint rapidement le disciple préféré. La pensée que le Bouddha céleste est véritablement un père travaillant sans cesse à sauver ses enfants le remplissait de joie et de reconnaissance. Abandonnant tout système de salut par l'homme lui-même, il s'efforça, en toute humilité, de bien comprendre la doctrine de son maître et de l'approfondir.

Sur le conseil de Hônen probablement, il prit en 1203 la décision de se marier, pour bien montrer qu'un père de famille peut être sauvé tout aussi bien qu'un moine célibataire. Et quand on sait ce que le bouddhisme classique pense du mariage, l'acte de Shinran paraît peut-être plus significatif encore que celui de Luther épousant Catherine de Bore.

Toute sa vie, Shinran la consacra à répandre et à défendre ses idées par la parole et l'écriture ⁽²⁾. Comme son maître, il connut la persécution et l'exil, mais finalement le succès aussi. En 1224, à l'âge de cinquante et un ans, il achève son ouvrage fondamental ⁽³⁾ destiné

(1) Cf. A. LLOYD, *Shinran and his work* (Tôkyô, 1910). — (2) On a de lui plusieurs œuvres en prose et en vers ; parmi ces dernières, un poème faisant l'éloge de la vraie foi : le *Sbôshinge*. — (3) *Kyô-gyô-shin-shô-monrui* (essais sur la doctrine, la pratique, la foi et le but).

à sauvegarder, sans aucune méprise possible, le sens des principes de la doctrine *Jôdo*. En réalité, ce livre constitue l'acte de fondation de la nouvelle secte ; le *Shinshû* prit rapidement un grand essor, surtout après la mort de son chef (1262) qui atteignit, entouré de la considération générale, l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Comparée aux autres écoles du bouddhisme japonais, la secte de Shinran présente vraiment une figure originale ; les conséquences de la réforme voulue par son fondateur dépassèrent même celles qu'il avait primitivement envisagées. Ici, en effet, plus de pratiques magiques, d'amulettes, de pèlerinages, de jeûnes et d'exercices ascétiques. Pas davantage de privilèges pour les prêtres : sans doute, ils constituent une corporation chargée d'enseigner les fidèles, de cultiver la foi, de présider aux cérémonies religieuses. Mais, hors des sanctuaires, rien ne distingue ces ecclésiastiques de la foule : ils mangent comme les autres gens, même de la viande, ailleurs strictement interdite aux prêtres. Ils sont aussi pleinement autorisés à se marier ; le célibat n'est du reste pas recommandé, la famille étant considérée comme le meilleur des foyers où puisse se développer la vie religieuse. Aussi bien les fidèles du *Shinshû* ne sont-ils jamais exhortés à vivre en marge du monde ; chacun doit, au contraire, s'acquitter consciencieusement des charges de sa profession.

Si l'intérêt de notre étude n'était ailleurs, nous ne manquerions pas de souligner la beauté remarquable des temples du *Shinshû* et de leurs annexes, la valeur des prédications qui y sont faites, l'importance accordée à la lecture des textes sacrés et surtout à l'instruction, à l'éducation de la jeunesse et du peuple : la secte patronne de nombreuses écoles, des lycées, voire deux universités, et ses œuvres sociales de tout genre, des maternités aux coopératives, comme aussi ses missions, sont les fruits d'une activité dont elle peut être fière (1).

II

Il s'agit bien plutôt, cette orientation liminaire étant donnée, de serrer de près les doctrines chères à Hônen et Shinran. Qu'en est-il exactement de ce salut par grâce et par la foi, qu'ils ont prêché avec une conviction, une ferveur, une piété auxquelles il serait injuste de

(1) Cf. STEINILBER, p. 214 s. et J. WITTE, *Der Buddhismus in Geschichte und Gegenwart* (Leipzig, 1930), p. 145 ss.

ne pas rendre hommage ? Pour bien comprendre leur message, précisons avant tout deux importantes notions : celle de la divinité en qui ils mettent leur confiance absolue et celle de ce pays mystérieux qu'ils appellent la Terre Pure.

1. Le Bouddha auquel recourent les fidèles du *Jôdo* et du *Shinshû* n'est pas, à strictement parler, celui que nous connaissons comme fondateur de la religion qui porte son nom. Gautama Bouddha, le Shâkyamouni, est en effet considéré, dans le mahâyânisme, comme une émanation partielle, comme une incarnation d'un Bouddha céleste (Dhyâni-Bouddha) qui porte au Japon le nom d'Amida ⁽¹⁾, c'est-à-dire la Lumière infinie ou la Vie infinie (Amitâyus). En un sens, Amida et Gautama ne font qu'un, mais le prédicateur de Bénarès est généralement relégué dans l'ombre et c'est devant le premier seul que les Japonais s'inclinent : il est pour eux le Bouddha suprême ⁽²⁾. Un important catéchisme du *Shinshû* ⁽³⁾ déclare nettement : « Dans le *Shinshû*, il y a deux façons de concevoir la relation entre Amida et Shaka (Gautama Bouddha)... Si on les considère comme un seul et même être, Shaka est envisagé comme l'émanation d'Amida qui vient temporairement dans le monde ; si on les distingue l'un de l'autre, Shaka est considéré comme le maître (*teacher*) du monde et Amida comme le Sauveur. Shaka n'est pas adoré spécialement parce qu'Amida et lui ne font qu'un » ⁽⁴⁾.

En tout cas, le prestige d'Amida est immense. Si, pour certains philosophes du *Jôdo-shû* et du *Shinshû*, il est même l'Absolu, l'Essence des choses, le Temps, l'Espace et la Vie ⁽⁵⁾, pour le vulgaire et pour le bouddhisme pratique, Amida est un Dieu personnel dont on ne louera jamais trop l'amour, la grâce et la compassion plus encore que la sagesse ou la force. Dans le *Psaume sous la rosée*, Shinran dit : « Cherchez votre refuge dans Amida Bouddha... De son corps sacré / coule, comme d'une source, la lumière / sur les dix régions de la terre. / Et son enseignement béni / guide tout ce qui vit / dans le

(1) Il vaudrait mieux écrire Amita (cf. Amitâbha, Amitâyus) ; la forme Amida a cependant prévalu en Occident. — (2) La fameuse et colossale statue du Bouddha de Kamakura est une représentation d'Amida. — (3) *Shinshû Hyakuwa*, de R. NISHIMOTO, trad. par A.-K. REISCHAUER, sous le titre : *A catechism of the Shin sect* (Transactions of the Asiatic Society of Japan, vol. XXXVIII, part. V, 1912). On peut le consulter à la bibliothèque du Musée Guimet, à Paris. — (4) *Ibid.*, question 30. — (5) Cf. les déclarations du bonze OKAMOTO, de la secte Jôdo, dans STEINILBER, p. 202.

chemin de sa lumière / et de son amour » (1). « Il est le même en tout temps et en tout lieu », prêche un bonze contemporain. « Son nom se révèle dans un monde de ténèbres et d'illusions, mais lui seul n'est ni ténèbres, ni illusion. Il est révélé dans ce monde, mais il n'est pas de ce monde. Il est lumière. Il est le chemin. Il est vie. Il est puissance. Ce nom seul est descendu du ciel ; l'Absolu, l'Invisible est venu vers la terre, le fini, le visible. Lui seul est la corde capable de nous hisser hors du feu de la souffrance et de nous déposer en toute sécurité là où règne la pure et éternelle béatitude » (2).

Considéré souvent comme un véritable Père céleste, Amida n'est pas tant le Dieu créateur que le Dieu libérateur, celui qui aide, qui protège, qui aime, qui sauve. « Ma grâce à l'égard de toutes les créatures », affirme un vieux texte, « est plus profonde que l'amour des parents pour leurs enfants » (3). Et le *Nirvâna sûtra* déclare : « Si un homme a sept enfants et que l'un d'eux soit malade, son amour quoique égal pour tous se manifeste particulièrement à l'égard du malade. Ainsi en est-il de l'amour d'Amida » (4).

Nous voici bien loin de l'« athéisme » du bouddhisme des origines et du panthéisme de certaines écoles. Et pourtant, Amida n'est en réalité qu'un homme promu au rang de Dieu. En deux mots, voici cette étrange et significative histoire ; elle n'est pas sans obscurités et démontre combien l'amidisme reste sur le terrain complexe du bouddhisme. Un des textes sacrés (5) dont font état les disciples de Hônen et de Shinran raconte, en effet, qu'avant de devenir le grand Bouddha, Amida (6) était un roi qui se fit moine sous le nom de Dharmâkara (jap. Hôzô). Il vivait à une époque impossible à préciser, située en dehors de l'histoire, dans l'éternité du passé. Désireux de devenir un Bouddha, conformément à l'idéal de tout mahâyâniste, et de délivrer les autres hommes — comme doivent le faire les adeptes du Grand Véhicule qui pourraient dire avec Polyeucte : « C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire » — Hôzô ne voulut pas préparer son salut personnel sans se soucier de ceux qui sont comme des « moutons sur le chemin de l'abattoir » et sans prendre pitié singulièrement des malheureux qu'avaient abandonnés les autres candidats au titre de

(1) *Ibid.*, p. 258 s. — (2) *Sermon* de TADA KANA-E sur le salut (HAAS, *Amida*, p. 157). — (3) A.-K. REISCHAUER, *Studies in Japanese Buddhism* (New-York, 1917), p. 217. — (4) *Ibid.*, p. 218. — (5) Le grand *Sukhâvatî-vyûba* (jap. *Muryôju-kyô*), voir plus bas. — (6) Cf. S. LÉVI, J. TAKAKUSU et PAUL DEMIÉVILLE, *Hôbôgirin*, *Dictionnaire encycl. du bouddhisme*, fasc. 1 (Tokyo, 1929), p. 24 ss.

Bouddha. Il se lia, à cet effet, par quarante-huit serments solennels dont le plus important, le dix-huitième, est sans cesse rappelé ; c'est le vœu par excellence, le vœu originel (*hongwan*) d'Amida : « Je n'obtiendrai pas la connaissance parfaite, si un seul des êtres vivants qui croient en moi... ne devait pas naître dans la Terre Pure » (*Sukhâvatî*) (1).

Pendant des siècles de siècles, à travers de multiples vies et de multiples privations, Hôzô chercha à remplir toutes les conditions nécessaires pour atteindre l'état de Bouddha ; mais arrivé au but, au lieu d'entrer dans le *nirvâna* que ses efforts lui avaient si parfaitement mérité, et fidèle à ses vœux, il se mit à organiser son paradis rêvé de la Terre Pure et à y régner, rassemblant tous ceux qu'il voulait arracher au mal, à la souffrance, à l'imperfection, aux lourdes conséquences du *karma*. Il reçut alors le nom suprême d'Amida Butsu (Bouddha), le Tathâgata, le Sauveur, le refuge de tous ceux qui font accueil à ses avances, le grand Amida, supérieur à tous les autres bouddhas et que tous les autres bouddhas, innombrables comme les grains de sable du Gange, n'ont qu'à louer.

Telle est la divinité *sui generis* qui, dans la doctrine populaire tout au moins, a finalement et incontestablement pris la place du Dieu qu'adore le monothéisme juif, musulman ou chrétien.

2. Pour venir en aide aux hommes qu'il tient à sauver, Amida a donc décidé de s'installer dans le meilleur des paradis et d'en faire pour tous un refuge merveilleux. Tous ceux, en effet, qui ayant rempli les conditions nécessaires entrent à leur mort dans la Terre Pure sont désormais, et par là même, soustraits à la loi terrible des renaissances et n'ont plus à conquérir le *nirvâna* au prix d'interminables efforts et de longues souffrances. Eclairés, instruits par Amida dans ce séjour de paix et de bonheur, vivant sous sa direction pleine de sollicitude, ils sont assurés d'atteindre un jour la maturité nécessaire pour volontairement redescendre une dernière fois sur la terre — selon la règle mahâyâniste — aux fins de travailler au salut de leurs frères et, cette tâche remplie, pour entrer dans le *nirvâna* proprement dit. Du reste, le commun des adeptes se soucie peu de ces précisions et des subtiles distinctions de la dogmatique ; il s'en tient à l'idée générale qu'un paradis lui est ouvert ; dans le sentiment de ses

(1) Chose curieuse, ce dix-huitième vœu ne figure pas dans le texte sanscrit original du *Sukhâvatî-vyûha*, mais seulement dans les versions chinoises.

fautes et des misères de la vie, le shinshûiste accueille avec joie le message qui lui assure, avec la survivance personnelle, un bonheur sans fin dans un monde où tout est lumière et beauté, et dans lequel pas une parcelle d'impureté ne saurait pénétrer.

Les textes décrivent *con amore* ce pays pur (*jôdo*) ⁽¹⁾, appelé aussi celui de la jouissance suprême (*Gokuraku*, sanscr. *Sukhâvatî*). Bien que situé à l'ouest, du côté des gloires du soleil couchant, il est une terre idéale, illimitée, dont les descriptions, pleines de poésie et d'élévation, suscitent chez les bouddhistes des sentiments analogues à ceux qu'éprouve le chrétien devant les visions de la Jérusalem céleste. « De leurs yeux », dit un ancien texte ⁽²⁾, « ils contemplent le *Tathâgata*. Plus ils le contemplent, plus radieux devient leur visage, et plus ils prêtent l'oreille à son enseignement, à son excellent enseignement, plus radieux devient leur entendement. Le parfum de la grâce divine se fait sentir, et plus ils sentent, plus radieux devient leur odorat. De leur langue ils goûtent la joie divine, et plus ils la goûtent, plus radieux devient leur goût. Tout leur esprit baigne dans le ravissement, et plus il y baigne, plus radieux devient leur esprit. » Et songeant à ces perspectives, un prédicateur moderne s'écrie : « Sur le chemin de la mort, là où d'autres ne voient que craintes et ténèbres, pour nous tout est lumière et joie et nous allons bravement de l'avant. Pour une telle grâce, comment exprimer notre reconnaissance ?... Dès maintenant, nous possédons une sérénité qui est au-dessus de toute description. Nous marchions autrefois au milieu de multiples dangers, maintenant nous nous sentons en parfaite sécurité » ⁽³⁾.

III

Mais comment entrer dans ce monde supérieur dont les délices spirituelles dépassent, on le voit, les plaisirs des paradis vulgaires promis par d'autres religions ? C'est ici que les sectes du *jôdo-mon*, dont bien des conceptions sont naturellement celles du *mahâyâna*, apportent la réponse particulière que nous avons dite et que nous sommes à même maintenant d'étudier plus attentivement.

(1) De là le nom donné à la secte. — (2) *L'Amitâyur-dbyâna-sûtra*. Voir plus bas. — (3) TADA KANA-E, prêtre du Shinshû, dans son sermon intitulé : « Le monde et comment il faut le traverser » et dans celui sur « le salut » (HAAS, *Amida*, p. 152 et 157).

Le salut, la délivrance de ce monde de péché et de douleur, l'accès à la Terre Pure, ne s'obtiennent pas par la discipline morale ou par l'illumination intellectuelle, par l'accumulation de bonnes œuvres et d'efforts personnels, si considérables, si consciencieux soient-ils. Cette méthode-là que les Japonais appellent *ji-riki* ne saurait mener au but. Elle est bien trop compliquée, et trop difficile. Impossible de la prescrire aux laïques ; le moine seul pourrait s'y soumettre, et encore ; elle suppose une telle force de caractère, une telle abnégation, une telle persévérance que rares sont ceux qui réussissent. En des âges meilleurs, que certains sages soient parvenus au salut, c'est un fait, peut-être ; en tout cas, aux temps de dégénérescence que nous vivons, ce chemin est inaccessible. Il en faut un plus aisé. L'homme est incapable de se sauver lui-même. Enchaîné, comment briserait-il ses liens ? « Pour qui s'appuie sur soi », dit Hônen, « les vacillations sont inévitables » (1). « Le mur de sainteté est trop élevé pour que nous puissions l'escalader avec succès. » (2) Nous sommes semblables à des impotents à qui l'on proposerait l'ascension d'une montagne. Il nous faut la force d'un pouvoir autre que le nôtre (*ta-riki*), une force qui se substitue à notre faiblesse. « Notre cœur ne peut être nettoyé par lui-même. » (3)

Or, ce pouvoir existe : la grâce prévenante d'Amida Bouddha, de cet Amida qui est précisément la personnification même de la grâce et qui, à travers toutes ses luttes et toutes ses méditations, n'a jamais eu qu'un seul désir : le salut de l'humanité. Son amour vient à nous comme un rayon de soleil descend dans les ténèbres. Vers l'homme Amida tend les mains, l'invitant à monter dans sa barque de miséricorde. « La terre est remplie d'afflictions et de tribulations », dit-il, « mais je viens à son secours. Je tiens ma promesse. Tous les mondes sont à moi et tous ceux qui y habitent sont mes fils. » (4) De beaux dessins le représentent marchant, lumineux et fort, à la rencontre du pécheur prosterné devant lui (5). Ou bien, il se tient à la porte de la maison en flammes d'où il s'agit de sortir pour monter dans la voiture qu'il a préparée. Plus poétique, Hônen écrira : « Dans tous les pays il n'est pas de hameau, si petit / ni si caché, que la lune d'argent / ne l'atteigne de ses rayons. De même si un homme / ouvre toutes

(1) Déclaration de ZENSHÔBÔ, disciple de Hônen. Cf. L. WIEGER, S. J., *Amidisme chinois et japonais* (Hien-hien, 1928), p. 45. — (2) Déclaration du bonze GESSHO SASAKI (STEINILBER, p. 253). — (3) *Catéchisme*, question 67. — (4) *Saddharmapundarika-sûtra* (*Hokke-kyô*). — (5) HAAS en donne quelques-uns dans *Amida*, passim.

grandes ses fenêtres et regarde longuement / la vérité céleste entrera et demeurera avec lui » (1).

Amida, en effet, ne fait point acception de personnes. Sa volonté de sauver toutes les créatures ne connaît aucune limite, ni dans l'espace ni dans le temps. Le moine même n'est pas du tout au bénéfice de privilèges spéciaux. « La vie éternelle », dit un texte significatif, « n'est fermée ni au forgeron ni au charpentier » (2), et Amida a promis de venir en aide à la femme aussi, en général si malmenée dans le bouddhisme originel. Le Dieu Sauveur préfère même ceux dont la misère est la plus grande. Il est question du filet de la miséricorde sans bornes, jeté dans la mer de nos humaines tribulations, afin d'y recueillir l'ignorant plutôt que le sage et le pécheur plutôt que l'homme de bien. Dans les dialogues de Koa (3), un des classiques un peu touffu de la littérature amidiste (commencement du XIV^e siècle), on peut lire ces mots caractéristiques : « Celui qui trouvera le pardon dans le cœur d'Amida n'est pas celui qui fera état de la parure de ses perfections morales, de ses méditations et de sa sagesse, mais bien celui qui ploie complètement sous le poids de la cupidité, de la colère et de l'aveuglement et qui, pour cela précisément, met toute sa confiance en son Seigneur et lui donne son cœur... Il ne fait que s'éloigner du Bouddha celui qui se demande, découragé, comment il est possible que l'homme puisse être sauvé dans sa folie, tandis qu'il se rapproche du Bouddha celui qui précisément dans le sentiment de son indignité soupire, en disant : Seigneur, viens à mon aide ! » (4) Et si l'on demande : « N'est-il pas impossible pour le cœur du Bouddha de pénétrer dans notre cœur dépravé et pécheur ? » le catéchisme répond : « Il descend dans notre cœur souillé de péché, comme peut être plongée dans l'eau sale une perle de grand prix » (5).

Shinran a particulièrement insisté sur l'idée que là où le péché abonde, la grâce surabonde, et tandis que son maître Hônen disait : « Puisque même les plus grands pécheurs sont sauvés, à combien plus forte raison les moins coupables le seront-ils » (6), il renverse, lui, le raisonnement et paradoxalement déclare : « Si les bons peuvent entrer

(1) ANESAKI, p. 72. — (2) KOA SHÔNIN, *Kimyô bongwan shô*, 2^e dialogue (trad. HAAS, *Amida*, p. 55). Koa (1269-1330) est un disciple de Hônen. — (3) Voir note I. — (4) KOA, 3^e dialogue, p. 64 s. — (5) *Catéchisme*, question 68. — (6) *Lettre de HÔNEN à Kuroda no Sbônin* (trad. HAAS, *Amida*, p. 41). Voir aussi KOA, 2^e dialogue.

dans la vie éternelle, à combien plus forte raison les pécheurs, puisque c'est à eux que s'adresse en premier lieu l'amour d'Amida » (1).

La délivrance n'est donc possible que grâce à la bonté et à la puissance du Bouddha. Le croyant est judicieusement comparé à un petit enfant tombé dans une fosse et qui appelle désespérément son père et sa mère. La force de ses cris ne le sauve qu'indirectement. Tout son salut, il l'attend d'un autre que lui-même, de celui qui vient à son secours (2). Amida n'est pas un sauveur, il est le Sauveur. Aussi bien les textes ne manquent pas qui expriment la joie et la reconnaissance des fidèles : « O combien je suis heureux », dit l'un d'eux, « qu'il m'ait été accordé de pouvoir entendre une telle doctrine » (3). Et le catéchisme déclare : « La grande joie qu'on appelle foi ou paix est la foi qui est le don d'un Autre » (4).

Mais aux avances de la divinité doit naturellement répondre la ferveur de celui qui veut être sauvé. Au geste qui vient d'en haut doit correspondre un élan d'en bas. L'attitude à prendre est du reste bien simple : accepter la grâce qui est offerte, mettre toute sa foi dans la promesse et dans la miséricorde d'Amida. A l'amour doit répondre la foi. Nous sommes sauvés, affirment très nettement Shinran et tous ses disciples, par l'unique grâce d'Amida et par la foi que nous avons en lui. De la sagesse de celui qui croit pouvoir se sauver par ses propres forces, il faut passer à la faiblesse des ignorants, saisir le salut comme un enfant prend avec avidité le sein maternel qui s'offre à lui. Moins heureuse, mais non moins typique, l'image de l'hameçon qu'il faut mordre pour être tiré hors de ce monde de péché (5). « Le salut par l'ascèse et par les œuvres », dit Hônen lui-même (6), « est une marche à pied sur un pénible sentier ; le salut par la foi, c'est une traversée de la mer en bateau ; celui qui est impotent ou aveugle ne saurait atteindre le but par le sentier, il ne peut aborder au rivage de l'au-delà qu'en se laissant transporter sur une barque. » Aucune faiblesse humaine, aucun péché, si grave soit-il, n'est un obstacle : devant l'amour d'Amida tous les croyants sont finalement égaux. Comme une épée tranchante, cet amour coupe les liens qui unissent l'homme à son *karma*. Dès lors, celui qui se perd dans la

(1) *Paroles de Shinran*, transmises par son petit-fils Nyoshin, N° 3 (trad. HAAS, *Amida*, p. 125). — (2) KOA, *Sai-yô sbô*, N° 8 (*Ibid.*, p. 99). — (3) KOA, *Kimyô bongwan sbô*, 3^e dialogue (*Ibid.*, p. 67). — (4) *Catéchisme*, question 62. — (5) KOA, 5^e dialogue (*Ibid.*, p. 78). — (6) Dans le *Jôdo-sbû ryaku-sbô* (*Ibid.*, p. 38).

grâce du Bouddha, par une foi totale en son pouvoir libérateur, est absolument sûr d'accéder à la Terre Pure.

Ces principes s'épanouissent magnifiquement dans la secte *Shin* surtout. Chez les adeptes du *Jôdo*, la doctrine n'est pas aussi nette, me semble-t-il, quoique bien implantée déjà. Hônen attache encore de l'importance aux bonnes œuvres ; il attribue surtout une valeur excessive à la simple répétition de la formule : *Namu Amida Butsu* (gloire à Amida Bouddha). Sans doute, ces mots doivent-ils exprimer avant tout la foi du fidèle, diriger son attention constante sur la divinité, le maintenir en état de ferveur continuelle, mais ces redites risquent d'être bien machinales, et elles le sont devenues, puisqu'on en mesure le total au moyen d'un chapelet. Le fondateur du *Jôdo* aurait déclaré qu'il prononçait jusqu'à 70 000 fois par jour « le nom sacré dans lequel Amida a mis tout le fruit de sa peine » (1). Le répéter, c'est donc s'assimiler toutes les vertus qu'il contient, s'approprier les mérites mêmes d'Amida. Ainsi la divinité habite dans le fidèle et le fidèle demeure en elle. Mais, d'autre part, les Jôdoïstes affirment qu'une seule invocation, si le fidèle y met toute son âme et toute sa foi, suffit déjà à le sauver, à l'article de la mort surtout, moment particulièrement critique pour le salut, il va de soi. Aussi est-il d'usage de placer, dans le cercle visuel du mourant, une image d'Amida qu'il puisse contempler jusqu'au dernier moment, comme le catholique regarde au crucifix. Mieux encore, de cette image fixée à la paroi descend un ruban qu'on passe au poignet du moribond pour l'attacher à son Sauveur, à cette heure suprême où Amida vient le chercher pour emporter son âme au paradis (2).

Le *Shinshû* accorde moins d'importance à ces pratiques ; pour lui, tout croyant sincère est immédiatement sous la protection d'Amida dès le moment où il se donne à lui ; durant sa vie déjà, il fait partie de la « troupe de la vérité » et par conséquent il n'a rien à craindre de la mort. La répétition du nom sacré, tout en étant une des choses les plus nobles qu'on puisse faire en ce monde, n'est pas la condition indispensable du salut, encore moins une bonne œuvre et pas davantage une *captatio benevolentiae* : elle ne peut être que l'expression de la reconnaissance du fidèle pour la délivrance dont il est l'objet. L'essentiel est de croire à la miséricorde toute-puissante d'Amida, à

(1) KOA, *Say-yô shô*, art. 12 (trad. HAAS, *Amida*, p. 104). — (2) Cf. K. FLORENZ, *Die Japaner*, dans CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE, *Lehrbuch der Religionsgeschichte*. 4^e éd. (Tübingen, 1924-25), t. II, p. 389.

la vertu des vœux qu'il a faits, de lui donner sa vie et son cœur, de vivre, comme le dit un disciple de Shinran, « dans l'étreinte, dans l'embrassement d'Amida » (1). « Que faut-il faire pour être sauvé ? demande le catéchisme. — « Croire en Amida ; l'essentiel est le courage de la Foi. — Qu'est-ce que la foi en Amida ? — Reconnaisant que nous sommes profondément plongés dans le péché et dans le mal, d'où il est impossible que nous nous dégagions malgré tous nos efforts, nous devons nous confier, fermement et sans aucun doute, au pouvoir salvateur d'Amida et ne jamais oublier son grand cœur miséricordieux » (2).

« Fiez-vous à Amida en toute sincérité de cœur et vous serez sauvés ; ce qu'on demande au fidèle, c'est la foi, rien de plus » (3), dit un manuel populaire de la secte *Shin*. Déjà Hônen écrivait à une dame de la noblesse : « L'essentiel, c'est un cœur contrit, sincère, profondément croyant » (4). Et Shinran, de son côté, déclare : « Préférable à une statue du Bouddha est sa simple image, préférable à une image peinte du Bouddha est un écriteau portant son nom, mais préférable à ce nom suspendu à la muraille, la foi en lui, gravée au plus profond du cœur » (5). « Le trésor de la foi est le plus grand des trésors » (6).

Ces citations qu'il serait facile de multiplier sont significatives. Personnellement réfractaire aux parallélismes, aux rapprochements que certains dilettantes en histoire des religions établissent, témérairement et tendancieusement, entre certains récits ou certaines doctrines du christianisme et ceux d'autres religions, je dois reconnaître que les fidèles du *Jôdo* et du *Shinshû*, tout en restant, nous allons le constater, sur un terrain plus bouddhique que d'aucuns ne le pensent, énoncent des principes qui rappellent incontestablement certaines déclarations de l'Évangile ou de saint Paul et le *sola fide* des Réformateurs.

Au surplus, et c'est une nouvelle preuve que les ressemblances sont évidentes, certains problèmes qui se sont posés pour le protestantisme ont préoccupé aussi les partisans du *jôdo-mon*. On sait que le salut par la foi s'est rétréci après Luther au point de retomber parfois

(1) ZENNEBÔ, moine (mort en 1247), trad. WIEGER, *op. cit.*, p. 45. — (2) *Catéchisme*, questions 57 et 58. — (3) STEINILBER, p. 229. — (4) WIEGER, p. 42. — (5) H. HAAS, *Die japanische Umgestaltung...*, p. 143. — (6) *Catéchisme*, question 17. Cf. REISCHAUER, *Studies*, p. 257.

dans la religion du mérite. Au lieu de gagner le salut à force d'œuvres, on le gagne à force de foi, et l'on retourne ainsi au légalisme, au légalisme spiritualisé, mais au légalisme pourtant. La nature des moyens a changé, c'est toutefois l'homme qui de nouveau conquiert sa propre libération, comme l'a dit très justement M. Edmond Grin (1). Or, fait extrêmement intéressant, le même phénomène s'est présenté dans le mouvement dont nous nous occupons, et Shinran a fait front à ce danger en déclarant, à maintes reprises, que la foi n'est pas une prouesse personnelle, mais qu'elle est elle-même, et toujours, un don d'Amida. La répétition de la formule *Namu Amida Butsu* est un acte exempt de toute impureté, car ce n'est pas le fidèle, en somme, qui la récite, mais Amida lui-même qui, donnant son propre nom, le fait répéter. Le catéchisme est on ne peut plus précis : « La foi déclarée », dit-il, « n'est pas le produit de la seule force du cœur du croyant, mais vient de la force d'un Autre. O bonté d'un Père qui donne la gloire du matin à la fleur » (2). Et cette fine et furtive image en dit long. Plus loin, la foi est comparée, non moins judicieusement, à un héritage : elle est bien devenue nôtre, mais c'est Amida qui l'a donnée (3). Shinran concluait catégoriquement que « si nous nous confions à Amida pour notre salut, cet acte est entièrement dû à sa grâce et nullement à nos efforts personnels. En vérité, cette foi en Amida, ce sentiment qui nous subordonne à son action, n'est autre chose qu'une conséquence de sa volonté propre » (4).

De même, les questions qui nous préoccupent encore, et qui se posent à propos du rapport à établir entre les œuvres et la foi, ont agité aussi les sectateurs du *jōdo-mon*. On leur a fait les mêmes objections qu'ont entendues les Réformateurs et saint Paul. « Se sachant sauvé par pure miséricorde, le peuple ne voudra plus faire aucune bonne œuvre. » « ...A la mort, il suffira de dire : Je crois ! Et ainsi un larron qui aura dérobé, sans faire réparation à son prochain, sera sauvé. » (5) « Péchons donc, puisque nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce » (Rom. VI, 15). Contre de pareils raisonnements (6) s'insurgent aussi Hōnen et Shinran. Le salut par la grâce

(1) Ed. GRIN, « Le salut par la foi et les œuvres du chrétien », dans les *Cahiers protestants*, 1938, p. 281. — (2) *Catéchisme*, question 61. — (3) *Ibid.*, question 64. — (4) Dans le *Kyō-gyō-shin-shō* (STEINILBER, p. 224). — (5) Cf. Ed. GRIN, *art. cité*, p. 269 s. — (6) Un commentaire du *Kimyō hongwan shō* cite cette phrase d'un libertin : « Que chacun pèche donc carrément, sans retenue ! Le mérite du nom d'Amida est pourtant plus fort que tous les péchés qu'on pourrait commettre », (HAAS, *Amida*, p. 66).

et par la foi n'assure pas seulement la Terre Pure aux croyants, mais il opère dans leur cœur des transformations telles que la rupture d'avec le péché est virtuellement consommée. Celui qui crie au secours parce qu'il est dans le péché ne peut plus pécher abondamment. A force de penser à Amida, on participe à la nature d'Amida. Le fidèle est semblable à l'arc-en-ciel qui réfléchit la lumière du soleil ⁽¹⁾ ; rempli de la grande miséricorde du Bouddha, il s'imprègne de sa sagesse « comme l'eau des fleuves devient salée à leur embouchure dans l'océan » ⁽²⁾ ; sauvés par la force d'un Autre, nous agissons par la force d'un Autre. « Par la foi », dit le catéchisme, « nous recevons toute la richesse d'Amida ; le pouvoir de vaincre tout péché et le pouvoir de marcher sur le bon chemin. » ⁽³⁾ « Là où se trouve une flamme de foi, chose merveilleuse à dire, elle se manifeste à l'extérieur par la fumée d'une bonne conduite. » ⁽⁴⁾ Et le bonze Otani a récemment écrit que « la seule croyance sincère à Amida Bouddha est en elle-même une morale pratique et parfume tous nos états de conscience » ⁽⁵⁾.

Ainsi les œuvres découlent naturellement et spontanément de la foi, mais elles ne la remplaceront jamais. Shinran n'admet aucun synergisme. Les œuvres les meilleures sont pareilles à « des lettres qu'on écrirait à la surface de l'eau » ⁽⁶⁾. Le croyant ne peut les considérer que comme des manifestations de gratitude.

Le *Shinshû* n'en insiste pas moins, et plus que toute autre secte bouddhique, sur la nécessité d'une vie droite. Tout en posant le principe de la primauté du spirituel en toute action, il affirme qu'il faut tendre à la perfection dans le domaine de la morale comme dans celui de la foi. Foi et morale sont comme les deux roues d'une charrette, comme les deux ailes de l'oiseau, et celui qui viole les lois de l'une ou de l'autre n'est pas un disciple fidèle ⁽⁷⁾. La morale du *Shinshû* pourrait fournir le sujet d'une belle étude ; je ne puis pas insister ici, mais il sera permis, du moins, de louer le sens de l'humilité que les adeptes de la secte possèdent à un haut degré et leur désir de pratiquer l'amour du prochain. Les statistiques prouveraient que la criminalité est pour ainsi dire inexistante dans le *Shinshû*, et le Père

(1) TADA KANA-E, *Sermon sur le salut* (*Ibid.*, p. 158). — (2) AKAMATSU RENJÔ, courte introduction à l'histoire et à la doctrine du Jôdo-Shinshû (*Ibid.*, p. 18). —

(3) *Catéchisme*, question 65. — (4) *Ibid.*, question 75. — (5) STEINILBER, p. 258. —

(6) KOA, *Kimyô bongwan sbô*, 2^e dialogue (trad. HAAS, *Amida*, p. 58). — (7) *Catéchisme*, question 34.

Wieger, S.J., qui connaît bien les amidistes, a prononcé sur eux ce jugement élogieux : « Ce sont généralement d'excellentes gens. Hommes et femmes sont doux, réservés, aux goûts simples, au cœur délicat. Leur morale est extraordinairement pure. Leurs actes de contrition ou de désir, leurs confessions et leurs prières sont merveilleusement sincères et humbles. A les voir, en leur parlant, on sent une conviction sérieuse et profonde, une piété paisible et tendre, qui ne se retrouve dans aucune autre secte païenne » (1).

IV.

Mais en présence de cette religion qui professe indubitablement le salut par la grâce d'un Dieu Sauveur à laquelle doit répondre l'élan de la foi, devant ce bouddhisme si particulier, si distant de celui des origines qu'on a pu le déclarer plus proche du protestantisme que de la doctrine de Gautama Bouddha (2), une question se pose évidemment : N'y a-t-il pas ici une imitation, consciente ou non, du christianisme, une infiltration dans la pensée bouddhique de principes provenant de la religion de Jésus (3) ? Celle-ci n'a-t-elle pas déteint sur celle-là ?

Je ne le crois pas. Assurément, il est incontestable qu'aujourd'hui le *Shinshû* s'inspire très souvent des institutions religieuses et sociales et des méthodes de travail de celui qui est souvent son émule, preuve en soient les écoles du dimanche de la secte et la fondation d'une Union bouddhique de jeunes gens ; mais on ne saurait tirer parti de cette constatation pour placer sous la dépendance du christianisme les doctrines fondamentales des amidistes. Le problème est plus complexe.

Contrairement, en effet, à ce que prétendent encore certains auteurs, le *Jôdo* et le *Shinshû* ne sont pas une création de la pensée japonaise. Sans doute, Hônen et Shinran n'ont jamais quitté leur pays, comme d'autres fondateurs de sectes, leurs compatriotes. Néanmoins, les idées dont ils se sont nourris, eux et leurs précurseurs (4), viennent de la Chine, la mère de la civilisation japonaise,

(1) WIEGER, p. 47. — (2) FLORENZ, p. 400. Cf. aussi G. MENSCHING, *Luther und Amida Buddha* (ZMR, 1936, p. 339 ss.). — (3) C'est l'opinion, par exemple, de A. LLOYD, *The Creed of half Japan* (London, 1911), p. 274. — (4) Il aurait fallu pouvoir parler tout au moins d'Eiku († 1179), de Ryônin (1072-1132) et de Genshin (942-1017).

on le sait. Hônen fut converti au système du salut par la foi grâce à la lecture et à l'étude approfondie des œuvres d'un penseur chinois, Zendô (chin. Shan-tao), qui vivait au VII^e siècle après J.-C. Et celui qui recherche les origines du *jôdo-mon* constate que les idées du *Shinshû* existaient en Chine, bien avant de trouver au Japon l'écho considérable et le développement que nous savons. Il y a, en effet, au pays de Confucius tout un amidisme que je ne puis que signaler ici, mais qui constitue l'un des courants les plus captivants du bouddhisme chinois. Nous y trouvons, singulièrement, une secte qui porte déjà le nom de la Terre Pure (*Tsing-tu*) ⁽¹⁾, et des textes émouvants, parmi lesquels je voudrais au moins citer cette prière : « Je te salue, ô Amida, Père très miséricordieux, Sauveur du monde, et d'un cœur absolument vrai et sincère, je te demande de renaître dans la Terre Pure. Par la vertu de ton vœu et de ta grande miséricorde, daigne me délivrer de tous mes liens. Daigne te mirer dans mon cœur que je t'ouvre, comme la lune se mire dans une eau limpide » ⁽²⁾.

Il est incontestable que l'amidisme japonais est issu de celui de la Chine. Les fondateurs du *jôdo* et du *Shinshû* n'ont du reste jamais dissimulé ou renié cette origine. Au contraire, ils sont fiers de ces attaches, et leurs communautés placent au nombre des Pères vénérés quatre grands Chinois dont l'influence a été déterminante sur la genèse du *jôdo-mon* ⁽³⁾.

Mais il nous faut faire un pas de plus, et des rives du Hoang-ho passer à celles du Gange. L'amidisme chinois et japonais se réclame, en effet, sans hésiter, des trois grands penseurs hindous Ashvagoshâ (premier siècle après J.-C.), Nâgârjuna (III^e siècle) et Vasubandhu (V^e siècle), parce que tous trois formulent des idées nettement apparentées à celles dont vivent les sectes de la Terre Pure. D'autre part, les trois textes les plus sacrés du canon mahâyâniste aux yeux des amidistes, et qui constituent pour eux un véritable évangile, tout en étant de date incertaine, remontent en tout cas au premier siècle de l'ère chrétienne ⁽⁴⁾. On fait donc fausse route, à

(1) Cf. K. L. REICHEL, *Der chinesische Buddhismus* (Tübingen, 1926), p. 105 ss. —

(2) WIEGER, p. 33. — (3) Donnons tout au moins leurs noms : E-on (Hui-yüan) † 416, Donran (T'anluan) † 542, Dôshaku (Tao-ch'ao) † vers 650 et Zendô (voir plus haut). — (4) Le grand *Amitâyus-sûtra* ou *Sukbâvatî-vyûha* (*Muryôju-kyô*) qui aurait été traduit en chinois par Samghavarman en 252 ap. J.-C. ou peut-être déjà par Lokaraksha, moine bouddhiste touranien, vers 150 ap. J.-C. ; le petit *Amitâyus-sûtra* (*Amida-kyô*), trad. par Kumârajîva en 402 ; l'*Amitayûr-dbyâna-sûtra* (*Kwan-muryôju-kyô*), trad. par Kâlayashas en 424.

mon sens, en pensant que c'est au nestorianisme que l'amidisme serait redevable de ses doctrines essentielles. Sans doute l'Eglise nestorienne, si prospère en Chine dès le VII^e siècle, a-t-elle pu exercer sur le bouddhisme d'alors certaine influence, comme c'est actuellement le cas du christianisme au Japon, mais l'origine des idées qui firent les sectes du *jôdo-mon* est bien plus ancienne. Elles étaient en partie connues en Inde, même avant Jésus-Christ. Venaient-elles de l'Iran, comme certains savants le prétendent volontiers aujourd'hui ? (1) Ne serait-il pas plus simple et plus juste de songer à la *bhakti* hindoue, à cette religion de la grâce et du don du cœur à un Dieu personnel qui prit un si bel essor au sein de l'hindouisme et que déjà chantait la *Bhagavad Gîtâ* aux derniers siècles avant l'ère chrétienne ?

Du reste, de même qu'on peut fort bien comprendre l'épanouissement graduel du *Petit Véhicule* égoïste en *Grand Véhicule* altruiste, il n'est pas absolument nécessaire de faire intervenir une influence étrangère pour expliquer la formation, au milieu des sévères exigences du mahâyânisme, d'un système rendant le salut plus facile. La genèse des doctrines du *jôdo-mon* par simple évolution est parfaitement plausible : la « fleur du mahâyâna », comme on appelle parfois l'amidisme, s'est épanouie tout naturellement sur sa tige nourricière.

En tout cas, il faut renoncer, me semble-t-il, à toute origine chrétienne des idées du *jôdo-mon*. Nous nous trouvons bien plutôt en présence d'un parallélisme surprenant, sur certains points tout au moins, car il faut soigneusement se garder de l'exagérer. Le fond de l'amidisme japonais ou chinois reste nettement bouddhique, et des différences caractéristiques, bien visibles dès l'abord, séparent le salut par la foi tel que le comprend le christianisme du système sur lequel nous venons de nous pencher (2).

C'est ainsi que, pour les bouddhistes, il s'agit, par la foi en Amida, d'être délivré de la souffrance avant tout et de notre monde de tribulations, et cela de la manière la plus facile qui soit. Bien que la notion de faute, de péché, soit loin d'être étrangère aux conceptions des

(1) Cf. Sir Charles ELIOT, *Japanese Buddhism* (London, 1935), chap. XVI Amidism, p. 360-395. — L. WIEGER, *Histoire des croyances et des opinions philosophiques en Chine* (Paris, 1917), p. 381 ss. — J. PRZYLUKI, *Le bouddhisme* (Paris, 1932), p. 64. — (2) Je ne puis faire ici, trop rapidement, que quelques remarques essentielles. On lira avec intérêt, à ce sujet, les considérations, à mon sens un peu trop partiales et insuffisamment compréhensives, de J. WITTE, *Die Christusbotschaft und die Religionen* (Göttingen, 1936), p. 223 ss.

sectes de la Terre Pure, parce qu'elle n'est pas absente de l'idée du *karma*, c'est pourtant de ce boulet du *karma* que le fidèle désire être débarrassé, et par conséquent de l'obligation de renaître sans cesse. Le *karma* est une loi physique et inexorable, mais — et telle est la bonne nouvelle de l'amidisme — cette loi cesse de déployer ses effets dès le moment où le croyant se confie et s'abandonne à Amida.

Les penseurs du *jôdo-mon* ont bien soin d'insister sur le fait qu'Amida ne prend jamais l'attitude d'un juge ; au *karma* de punir le mal, automatiquement si je puis dire, et de récompenser le bien ; Amida, lui, n'est qu'amour. Il n'y a pas chez lui l'ombre de colère et de courroux (1).

Bref, il ne saurait être question, dans la doctrine de Shinran, de pardon au sens où nous entendons ce mot, et surtout pas de rémission des péchés ou de justification. Tout cela n'est pas nécessaire. On se passe ici de toute idée de rédemption ou d'expiation, et par conséquent de tout médiateur. L'essentiel n'est pas d'être sauvé du péché, mais d'un monde de misère où règne le péché. Sur ce terrain donc, et sans insister sur ce qu'on pourrait appeler la « politique de facilité » du bouddhisme amidiste, le contraste entre ses doctrines et celles du christianisme est évident. En somme, les mots de salut et de péché, sinon ceux de grâce et de foi, recouvrent des notions différentes dans l'une et l'autre religion.

L'opposition s'aggrave encore dès que l'on considère de près la divinité salvatrice du *Shinshû*. Amida n'a pas de réalité ontologique : il n'est pas le Dieu éternel et tout-puissant de la Bible ou de l'Islam. Autrefois, nous l'avons vu, il était un simple moine pieux, mais comme l'existence de Hôzô est une fiction et n'a rien d'historique, Amida n'est finalement que la personnification d'une belle idée. Ce n'est pas Dieu qui est amour, c'est l'amour qui devient Dieu. La plupart des philosophes du *Shinshû* le reconnaissent sans ambages et, disciples retrouvés de Gautama, tirent même avantage de cette conception. Il n'est que de lire les entretiens que certains d'entre eux ont eus avec M. Steinilber-Oberlin qui, dans son très beau livre souvent cité ici, a publié les procès-verbaux de son enquête sur l'ensemble des sectes du bouddhisme japonais. « Amida est un homme », dit l'un de ces savants ; « si l'humanité n'existait pas, Amida n'existerait pas non plus... Dans le christianisme tout va de Dieu à l'homme, les

(1) Affirmation du bonze SHAGAKU YAMABE (STEINBILDER, p. 247).

deux termes s'appliquent à des personnalités entièrement différentes, celui-ci étant créature de celui-là. L'un est tout, l'autre zéro. Dans la doctrine *Jôdo* (et *Shin*), c'est une montée humaine qui se produit vers la lumière, vers la Terre Pure.»⁽¹⁾ « Le bouddhisme », ajoute un autre prêtre, « ne reconnaît pas de Dieu omnipotent, extérieur à la création et lui dictant ses devoirs ; il est un système moral et philosophique exclusivement humain. Amida Sauveur est fonction de l'humanité qui a besoin d'être sauvée. Ce n'est pas parce qu'il y a un Bouddha que l'humanité existe, c'est parce que l'humanité existe qu'il y a un Bouddha. »⁽²⁾ Enfin, plus catégorique encore si possible, le bonze Otani va jusqu'à dire : « Nous n'avons pas de Dieu. Toute la philosophie du *Shinshû*, comme toute la philosophie du bouddhisme, reste purement humaine. La vie infinie, la lumière éternelle, Amida, vient seulement secourir notre vie finie et incapable, notre détresse, notre insuffisance morale... Le salut de l'humanité est ainsi l'œuvre de l'humanité elle-même, non d'un Dieu créateur, d'une essence différente de la nôtre. »⁽³⁾

On voit donc les très importantes réserves qu'il faut faire, dès le moment où l'on voudrait prononcer l'équivalence du salut par la foi chez les amidistes et chez les chrétiens.

Mais cela dit, et nettement dit, il faut déclarer avec non moins d'impartialité que dans le peuple, dans la religion pratique et courante, la croyance en Amida, et notamment la foi en sa miséricorde et en sa grâce, ainsi que les moyens préconisés pour obtenir le salut présentent des traits qui nous sont tout à fait familiers, au point qu'on pourrait parfaitement croire à la transposition sur un fond bouddhique d'idées chrétiennes. Les mêmes aspirations se font jour, les mêmes conclusions s'imposent. De semblables besoins religieux ont créé de semblables méthodes, et, partant de prémisses différentes, les âmes pieuses de l'une et l'autre religion sont arrivées à faire des constatations et des expériences analogues. Rien de plus touchant que les appels du shinshûiste criant à Amida sa détresse, son désir de sortir du mal et de faire le bien. Comme elle est ardente sa soif de délivrance, de vie meilleure et plus pure ! Quelles éternelles vérités s'affirment dans ses déclarations sur l'incapacité totale de l'homme à se

(1) Déclaration du bonze K. OKAMOTO (STEINILBER, p. 203 s.). — (2) Déclaration du bonze FOUJIOKA (*Ibid.*, p. 218). — (3) *Ibid.*, p. 257. Cf. REISCHAUER, *Studies...*, p. 261 : Dieu ne peut pas sauver l'homme, parce que, en dernière analyse, il n'y a pas de Dieu réel dans le bouddhisme, excepté l'Absolu inconnaissable et indifférent.

sauver lui-même, sur la parfaite vanité des « œuvres », et comme il sait magnifier les richesses de la grâce, les vertus de la foi ! « J'ai été ému jusqu'au fond de l'âme », dit le Père jésuite Wieger qui pourtant reconnaît qu'il n'est pas tendre, « par les scènes de dévotion dont j'ai été le témoin. L'impression du chrétien au contact des amidistes est qu'il se trouve en famille... Quiconque a vu leur culte public dit qu'ils ont la foi » (1). « Je me demande », dit-il ailleurs, « s'il n'y a pas parmi les amidistes dépourvus de philosophie beaucoup d'âmes qui, à travers les voiles de leur culte, adorent le vrai Dieu, croient, aiment, lui demandent pardon de leurs péchés et secours dans leur misère. » (2)

Tous ceux, et particulièrement les protestants, qui essaieront de lire dans l'âme de Hônen et de Shinran et de leurs disciples, ne pourront qu'éprouver des sentiments analogues. Dans le monde je connais peu de mouvements religieux offrant pour nous autant d'attrait que les communautés du *jôdo-mon* ; l'étude sommaire que nous venons d'en faire permettra de comprendre ce qu'écrivait un historien des religions, H. Haas, qui fut longtemps missionnaire en Extrême Orient : « Pour faire de l'évangélisation au Japon, il ne s'agit pas de procéder à la façon d'un feu de prairie qui réduit en cendres la végétation luxuriante de la forêt vierge et, sur cette terre ainsi défrichée, de semer de tout autres semences et d'y planter des arbres nouveaux. Il faut procéder à la façon de l'astre du jour : il fait surgir du sol les germes qui s'y trouvent et appelle à la vie ce qui ne faisait qu'y sommeiller. Au pays du Soleil Levant aussi, le Christ ne vient pas pour abolir, mais pour accomplir. » (3)

Neuchâtel.

W. CORSWANT.

(1) WIEGER, *Amidisme chinois et japonais*, p. 48. — (2) WIEGER, *Histoire des croyances...*, p. 561 ss. — (3) H. HAAS, « Das Moralsystem des japanischen Buddhismus », dans *Zeitschrift für Missionskunde und Religionswissenschaft*, 1912, p. 269. REICHELt émet un jugement analogue et verrait dans l'école de la Terre Pure « le pédagogue préparant au Christ » (Gal. III, 24), p. 128.